

l'électricité par une série de brillantes expériences sur la lumière électrique. Bon nombre d'entre nous seraient sans doute heureux d'assister aux savantes démonstrations de nos confrères.

L'Abille n'est pas oubliée de ses amis d'outremer. La belle lettre que nous publions aujourd'hui en est la preuve. Elle a de plus reçu de Volders une jolie pièce de vers que nous avons réservée pour la semaine prochaine. En attendant elle remercie cordialement ses vénérables correspondants de l'encouragement qu'ils veulent bien lui donner. Une autre lettre de Rome nous est arrivée trop tard pour cette semaine.

Société Laval.—La discussion, dont nous parlions la semaine dernière et qui avait été ouverte avec tant de succès par M. L. Olivier, s'est continuée dans deux séances, tenues dimanche et lundi. M. C. Charland a riposté à M. Olivier et pris la défense des patriotes de 37. M. StAmant a continué la lutte par une étude très sérieuse dont les conclusions étaient contraire au mouvement insurrectionnel des dits patriotes. M. P. Corriveau nous a lu ensuite un travail très intéressant sur le même sujet, et, d'après lui, les conclusions à tirer des recherches historiques ne seraient pas du tout celles de M. StAmant : le mouvement de 37 a été le signal et la cause de notre affranchissement de la tyrannie des fonctionnaires anglais.—Nous admirons le sang froid que les orateurs mettent à continuer ces débats. A part quelques passes-d'arme, on peut dire qu'il n'y a pas encore eu de mêlée bien vive, alors que la nature du sujet en litige le faisait si naturellement prévoir. Sans doute l'avenir nous réserve des surprises.

M. le G. V. Hamel est parti hier pour Ste-Marie de Monnoir. Il doit assister aux funérailles du vénérable G. Crevier, fondateur du Séminaire de Ste-Marie de Monnoir et décédé au commencement de cette semaine, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Un peu partout.

Messieurs les physiciens qui, comme on le sait, s'occupent beaucoup d'électricité par le temps qui court, ont été à même de constater par leur propre expérience les effets physiologiques de cet agent aussi puissant que merveilleux. L'expérience a été des plus convaincantes, trop convaincante, peut être, au gré des plus nerveux. Cinq éléments de Bunsen formaient la source d'électricité : c'est bien peu de chose si l'on compare cela à une pile de cinquante, cent ou même deux cents éléments ; et cependant quelle puissance ! Voyez ce robuste gaillard qui tient dans ses mains les deux

filis mystérieux. A peine les premières commotions se font-elles sentir que vous le voyez perdre tout empire sur ses mouvements ; malgré lui, et presque sans qu'il en ait conscience, ses doigts se crispent sur les fils, ses nerfs se contractent, tout son corps est en proie à d'étranges convulsions jusqu'à ce qu'un cri de détresse vienne trahir la violence des émotions et avertir que l'épreuve est suffisante. Bien plus, ces incompréhensibles commotions peuvent être communiquées simultanément à un nombre considérable d'individus réunis par la main. Au passage du courant, surtout s'il est un peu intense, un seul cri s'échappe de toutes les bouches, cri toujours accompagné de contorsions plus ou moins prononcées, et qui, chez les plus nerveux, prennent quelquefois des proportions singulièrement comiques. Et cette force magique contre laquelle il y a si peu de résistance, comment se propage-t-elle ? par deux fils d'un quart de ligne de diamètre. D'où origine-t-elle ? d'une simple décomposition chimique. Ah ! la science cherchera peut-être longtemps encore, sans la trouver, la nature intime de l'électricité ; mais ce qu'il y a de certain, — et c'est là la suprême solution — c'est que derrière cet agent merveilleux, se cache la main qui soutient les mondes dans l'espace. *deities Dei est hic !*

FREI.

Charité d'un artiste.

Tout enfant, Boieldieu avait un grand fond de charité et de bienveillance. Son père lui donnait six sous par semaine pour ses menus plaisirs. Un dimanche matin que le jeune Boieldieu se rendait à la messe de la cathédrale de Rouen, il trouva sous le portail de l'église, un pauvre vieux mendiant, d'aspect si misérable qu'il lui donna sans hésiter son pécule de toute la semaine. — « Mon petit ami, lui dit le vieillard d'un ton prophétique, ce que vous venez de faire là vous portera bonheur. Chaque fois que vous serez heureux, souvenez-vous de moi. »

Plus tard, quand la gloire fut venue pour lui, Boieldieu se souvint toujours du mendiant de Rouen : quand un nouvel opéra dû à son talent, était joué et réussissait, il ne manquait jamais de murmurer ces mots dont ses intimes seuls avaient le secret :

« Mes six sous ! »

La fin d'un Meurtrier

L'archevêque de Paris a été assassiné le 25 juin 1818, par un misérable du nom de Laforce, belge d'origine. Ce Laforce était un ouvrier ébéniste, habitant le faubourg Saint-Antoine.

Aux journées de juin, il prit un fusil comme beaucoup d'autres égarés par les promesses illusoires des meneurs de l'époque. Mais plus lâche que les autres, il n'osa pas se porter sur les barricades, et se cacha dans le garni de la maison du *Singe vert*.

Des mousardes de cette maison, il

tirait sur la place Saint-Antoine sans courir le risque d'être atteint lui-même. C'est de là qu'il visa l'archevêque et l'atteignit d'une balle qui, pénétrant par le flanc droit, alla se loger dans la colonne vertébrale.

Ayant échappé aux poursuites qui furent exercées contre les insurgés, ce misérable rentra dans son ancien atelier, et il eut un jour l'audace de se vanter de son crime devant ses camarades.

— Cette canaille de curé, disait-il, j'ai eu bientôt fait de faire taire sa g...

Les ouvriers indignés le chassèrent, et sur un mot d'ordre donné secrètement, il ne put trouver d'ouvrage nulle part.

Il traîna sa misère dans toutes les bouges, lorsque, l'année suivante, un vent d'émigration souffla un instant sur la France. On racontait qu'en Californie, on ramassait l'or dans les ruisseaux.

Laforce s'embarqua pour l'Amérique, emmenant avec lui son fils, un grand garçon âgé de dix huit ans.

Sept années se passèrent. En 1856, un soir d'été, un ancien patron de Laforce vint arriver chez lui, un homme jeune encore, mais vieilli et usé avant l'âge, grand, sec, au teint bistré, à la taille voûtée, ayant dans le regard quelque chose de l'être affolé de peur. C'était le fils de Laforce.

Il rentrait en France sans un sou vaillant, pauvre, misérable et seul. Il venait implorer l'aide de l'ancien patron de son père, chez lequel il avait fait lui-même son apprentissage, afin de trouver le moyen de gagner son pain.

Interrogé, il raconta que Laforce, le meurtrier, était mort l'année précédente sur les grands chemins aux portes de San-Francisco.

Après avoir ramassé quelques lingots d'or aux mines de Californie, l'assassin de l'archevêque de Paris, avait voulu regagner un port d'embarquement pour rentrer en France. Assailli par une bande de voleurs, il avait été massacré, dépouillé, et son corps était resté sur la route, servant de pâture aux chiens errants.

Le lendemain, son fils qui demeurait à San-Francisco où il travaillait de son état, allant à la rencontre de son père, avait trouvé le cadavre à moitié dévoré, sur le bord de la route.

Le pauvre garçon, bien innocent du crime de son père, fut si vivement impressionné à cette horrible vue, que ses cheveux en devinrent blancs instantanément, et que son esprit ébranlé lui montrait sans cesse ce hideux spectacle.

— C'est Dieu qui a puni mon père et vengé mon archevêque, disait-il avec un air de conviction profonde.

Deux mois après son retour, il entra dans un hôpital.

Il a dû y mourir fou.

L'Hon. A. Stanley, dont la conversion a fait tant de bruit en Angleterre, vient d'être ordonné prêtre à St-Jean de Latran. Il a dit sa première messe sur le tombeau des apôtres.